

La Dent du Bouddha

Colin
Cotterill

ROMAN

Traduit de l'anglais
par Valérie Malfoy


ALBIN MICHEL
CARRE JAUNE

© Éditions Albin Michel, 2007
pour la traduction française

Édition originale :

THIRTY-THREE TEETH

© Colin Cotterill 2005

Publié en accord avec l'auteur,
représenté par Baror International, Inc., Armonk, New York, USA.

À ma famille, qui m'a toujours soutenu et encouragé.

*Vientiane, république populaire démocratique du Laos,
mars 1977*

L'enseigne – une faucille et un marteau – se ralluma en grésillant au-dessus du night-club de l'hôtel Lan Xang. De l'autre côté du Mékong, un soleil mauve avait plongé en Thaïlande, et les serveuses de l'établissement allumaient les petites lampes qui transformeraient la simple salle bleu ciel en une grotte mystérieuse.

Dans une heure, une importante délégation vietnamienne s'y verrait offrir un divertissement par des membres du politburo du Parti Populaire Révolutionnaire du Laos. On leur montrerait de pauvres gars de la campagne, coiffés de chapkas, exécutant une version renversante de danses cosaques. On les forcerait à aspirer du whisky de riz semi-fermenté dans de grands baquets au moyen de longues

pailles, et ce jusqu'à l'ivresse. Enfin, ils seraient contraints de danser avec des jeunes filles trapues aux jupes tombant aux chevilles et au maquillage plâtreux.

Puis, à supposer qu'ils aient survécu à ces réjouissances, ils seraient autorisés à aller dormir dans leur chambre. Le lendemain, la tête lourde comme du caoutchouc pressé, ils signeraient des documents posant les bases du prochain traité d'amitié lao-vietnamienne, et ne se souviendraient sans doute de rien.

Mais ce n'était pas encore le moment. L'insuffisant personnel de jour de l'hôtel avait été remplacé par une équipe de nuit tout aussi insuffisante. La transpirante réceptionniste repassait une chemise dans le bureau vitré derrière son guichet. La femme de chambre s'empressait d'apporter un bol de porridge de riz au client malade du deuxième étage. Dehors, un vieux gardien, perdu dans sa veste qui lui pendait aux genoux, fermait la porte d'accès sur Sethathirat Road. La nuit, cette porte éloignait les chiens et d'hypothétiques voyageurs tentés de venir chercher un peu de fraîcheur dans le jardin, en ces temps de canicule. Un mur de deux mètres cinquante de haut le protégeait comme s'il avait renfermé un trésor.

Des feuilles flottaient dans une piscine huileuse. Des fleurs dociles se dressaient, au garde-à-vous, sur des plates-bandes mieux arrosées que n'importe quel jardin du voisinage. Et puis, il y avait les cages. Elles étaient en dur, si petites et si basses qu'un homme grand aurait dû se pencher pour regarder à l'intérieur. Deux d'entre elles étaient vides. Elles n'abritaient que l'esprit des bêtes qu'on y avait temporairement emprisonnées : un singe remplacé par un fauve, un paon purgeant la peine d'un chien sauvage.

Mais dans l'ombre sinistre de la troisième cage, quelque

chose respirait comme un asthmatique. Elle ne bougeait qu'à peine, seulement pour gratter avec apathie sa peau sèche. L'ourse noire des montagnes était arrosée en même temps que les bougainvillées et recevait de temps en temps des restes de la cuisine. Sa fourrure était terne et mitée, comme le tapis d'un couloir très fréquenté. Bouddha seul savait comment cette bête avait fait pour survivre aussi longtemps dans ce réduit, et Bouddha avait été banni de la république socialiste quinze mois plus tôt.

Les gens venaient en début de soirée et les week-ends se planter devant sa cage pour la dévisager. Elle les dévisageait à son tour, même si ses yeux vitreux et injectés de sang ne pouvaient plus distinguer les détails de ces figures moqueuses. Les enfants riaient et la montraient du doigt. De braves pères de famille pointaient des bâtons entre les barreaux, mais la bête n'y faisait, semblait-il, plus aucune attention.

Le lendemain, on accusa naturellement le vieux gardien. « Trop de whisky de riz », dit-on. « Négligence. » Ce dernier nia, bien entendu. Il jura avoir verrouillé la porte de la cage. Il avait jeté les reliefs du banquet vietnamien dans l'écuelle de l'animal et refermé la porte. De ça, il était sûr. Il jura que la bête était toujours là quand il avait effectué sa ronde, à quatre heures du matin. Il jura qu'il ne voyait pas du tout comment elle avait pu s'échapper, ni où elle avait pu aller. Néanmoins, on le vira.

Après une fouille fébrile du jardin et des bâtiments, le directeur déclara à son personnel que l'endroit était sûr et que c'était à présent à la police d'agir. En fait, il ne jugeait pas utile de parler de cela à leurs hôtes. En ce qui le concernait, le problème était réglé.

Mais pour Vientiane, cela ne faisait que commencer.

Tombe, *sweet* Tombe

Le soleil cuisait tout dans le nouveau quartier. Le camarade Civilai descendit de sa brûlante limousine noire et, sans verrouiller les portières, monta jusqu'au mausolée de béton où l'on avait mis le Dr Siri. La grille et la porte d'entrée étant ouverts, son regard put aller jusqu'au jardinet du fond. Il n'y avait aucun meuble pour lui boucher la vue. Ôtant ses sandales du dimanche, il entra dans la maison. C'était comme si les ouvriers et les décorateurs venaient d'en partir. Les murs étaient encore d'un bleu ciel virginal, assorti à celui de l'aéroport de Wattay. Ils n'étaient pas souillés par des tableaux, posters ou photos de héros de la révolution. Pas de canards en plâtre volant en formation. Pas de pendule. Eût-il ignoré que Siri vivait là depuis un mois, il aurait cru la maison déserte.

En allant vers le fond, il passa devant une chambre où des tas de vêtements lui indiquèrent qu'il s'approchait d'une

forme de vie primitive. Dans le jardin, il la découvrit : le Dr Siri Paiboun, médecin-légiste national à son corps défendant, médium troublé, déçu du communisme, se balançait doucement dans un hamac tendu entre deux jeunes jaquiers. Un individu plus corpulent les aurait fait ployer jusqu'à terre.

Dans son ombre, Saloop, chien errant sauvé et sauveteur, bavait sur la terre brûlante. Il leva un œil, décida que Civilai était trop âgé et trop chauve pour représenter une menace, et se remit à rêver.

Un mois plus tôt, ce jardin n'était que terre et gravats. À présent, c'était une jungle. Siri avait peiné pour recréer le décor dans lequel il avait passé les quarante dernières années de sa vie, qui en comptait soixante-douze. Pendant quatre week-ends, lui et ses fidèles collègues de la morgue avaient fait des expéditions dans les autres quartiers pour les dépouiller sans vergogne. Ils avaient rapporté tout un assortiment d'arbres et de buissons jusqu'à l'humble bunker que le Parti lui avait alloué en récompense de ses services.

– J'espère que je ne te dérange pas, dit Civilai, sachant fort bien que c'était le contraire.

Siri ouvrit lentement ses yeux d'un vert surnaturel et vit son meilleur ami penché au-dessus de lui.

– Ah ! Domestique, posez le jus de citron glacé sur cette table et retournez dare-dare à la cuisine.

Civilai avait deux jours de plus que lui. Tous deux nés dans l'année du dragon, ils en possédaient l'ardeur symptomatique et le mauvais caractère. Toutefois, aucun n'en avait le tempérament luxurieux : ils avaient épousé leur premier amour et lui étaient demeurés fidèles. Une espèce rare de dragon au Laos.

– Ainsi donc, voici à quoi les notables du corps médical occupent leur dimanche. Tu ne devrais pas être en train de creuser des fossés pour la république ?

Il prit place sur la couchette en bois, dans la petite véranda.

– Je ne suis qu'un vieil homme frêle, mon Frère. Une journée de labeur physique pourrait fort bien me tuer. Déjà comme ça, je doute d'avoir encore un mois à vivre. C'est pourquoi tes camarades du politburo devraient d'ores et déjà me chercher sérieusement un remplaçant !

Il n'y avait rien de frêle chez le Dr Siri. Il était si éloigné des archers de la Mort qu'il n'entendrait pas leurs flèches frapper la terre sèche avant bien des années. Son petit corps robuste continuait de s'affairer de-ci de-là, tel un étrange ragondin. De plus jeunes que lui avaient du mal à tenir son rythme.

Son esprit, resplendissant de ses nouveaux dons, se montrait depuis quelque temps plus aiguisé encore qu'autrefois. Au cours des cinq derniers mois, ce cartésien de toujours avait acquis un type de connaissances qui ne s'enseignent pas à l'université. Pour des raisons encore à éclaircir, on l'avait nommé consul honoraire du Laos dans le monde des esprits.

Ce nouvel emploi complétait parfaitement ses fonctions officielles de principal et unique coroner de la République populaire démocratique du Laos. Il n'était pas encore capable de contrôler les « visites » des esprits de ses clients, ni de leur poser des questions précises, mais ils venaient le voir fréquemment avec des énigmes. Ce qui lui manquait au plan de l'expérience (il n'était médecin-légiste que depuis un an), il le compensait souvent en communi-

quant avec le défunt. Son cerveau à trois dimensions en avait acquis une quatrième.

– Tu sais bien que tu es irremplaçable, Petit Frère, répondit Civilai. Tu es une légende...

– Une légende ?

Siri se redressa sur son séant.

– Une légende, n'est-ce pas un vieux machin ressassé auquel on ne croit plus ?

– Précisément.

– Quelle chaleur, hein ?

– C'est la canicule...

C'était le refrain qu'on pouvait entendre *ad infinitum* à la saison chaude dans toute la capitale. Vu la chaleur exceptionnelle cette année-là, on l'entendait encore plus souvent.

Pour la première fois, Siri remarqua le sac en tissu sur les genoux de son ami.

– Tu m'as apporté quelque chose ?

– Rien d'intéressant pour toi...

– Laisse-moi juge...

– Les Soviets nous courtisent. Ils voudraient qu'on les autorise à construire un satellite pour espionner les Ricains. Pendant qu'on y réfléchit, ils nous balancent ces petits cadeaux...

D'un geste aguicheur, il fit apparaître la capsule d'une bouteille dissimulée dans son sac.

– Vodka ?

– Moskovskaya ; la meilleure. Mais tu n'as sûrement pas soif ?

Il n'avait pas plus tôt prononcé le mot « soif », que Siri bondissait de son hamac et ravageait la cuisine, à la recherche d'un second verre.

La fin de matinée s'était muée en fin d'après-midi.

– ... Sais pas comment les Russes peuvent *bouâre-ce-druc...*

La bouche pâteuse de Civilai avait transformé sa réflexion en un seul long mot.

– Moi itou. Pas étonnant que les femmes soient plus poilues que les hommes.

– Les hommes.

– Où ?

La conversation s'était à ce point détériorée. Au fond de la bouteille, il restait la valeur de deux petits verres. Les amis s'étaient assis côte à côte sur l'inconfortable couchette en bois. Le jardin ne bougeait pas, mais eux-mêmes vacillaient comme des naufragés dans un canot de sauvetage. Civilai leva les yeux sur la moustiquaire enroulée au-dessus de leurs têtes.

– Tu dors ici, P'tit Frère ?

Siri secoua la tête de droite à gauche.

– Oui.

– À quoi bon avoir une maison ?

– Justement ! C'est justement ce que j'ai dit au juge Haeng. Mais il n'a pas voulu me donner le jardin sans la maison. Il a dit – Siri imita la voix haut perchée et plaintive de son jeune supérieur – « Nous sommes des membres éminents du Parti, camarade Siri. À ce titre, nous devons donner l'exemple. Dormir dans les arbres, c'est bon pour les primates. » J'ai été surpris de constater qu'il connaissait le mot « primate ».

– Qu'as-tu contre les maisons ?

– Les maisons ? Rien. Mais ce n'est pas une maison. Une maison est une chose en bois, bien aérée, bâtie sur *politis*, qui...

- Pilotis.
 - C'est ce que j'ai dit. Sur *politis*, qui grince sous les pas. Qui oscille sous la violence des vents et laisse entrer l'eau quand il pleut. Mais ça ? Ça, c'est un saro... un caro... un sarcophage.
 - Bien dit.
 - C'est quoi, cette fixation du régime sur le béton ?
 - Longévitité. Cette maison sera encore debout dans un millier d'années, quand dix de tes cabanes en bois se seront écroulées. Rappelle-toi les trois petits cochons...
 - Précisément : c'est une porcherie.
 - Mais non.
 - Ou plutôt, une tombe. J'étouffe là-dedans, c'est morbide.
 - Comment peux-tu, toi un coroner, te plaindre de ça ?
 - Je suis un coroner, pas un cadavre.
- Civilai se mit à rire et s'adossa au mur.
- Au fait, et comment vont tes copains fantômes ?
- Siri le regarda pour voir s'il allait se moquer de ses relations dans l'au-delà – comme toujours.
- Ça n'a pas beaucoup bougé depuis les Vietnamiens repêchés dans la flotte, en novembre dernier. Mais il est vrai qu'on n'a pas eu trop d'énigmes dernièrement...
 - Ils ne se manifestent qu'en cas de problème ?
 - Non, ils sont là tout le temps. Ils se manifestent tous mais ne font pas forcément quelque chose. J'ai une vieille dame qui s'assoit juste en face de moi, tard – il eut un hoquet – pardon, tard le soir. Elle ne bouge pas. J'attends toujours qu'elle fasse quelque chose, par exemple me montrer un bout de nichon, mais non, elle reste là à me reluquer en mâchant du bétel.
 - Tu sais, Siri, parfois tu me fiches la trouille.

Civilai se pencha en avant pour verser le résidu du pot-de-vin soviétique au fond des verres ébréchés.

– Finissons avant que ça ne fasse un trou dans la bouteille.

– Je bois à l'illustre Union des *Républiques Zovales*...

– Encore... ?

Ils sifflèrent leurs verres et Siri se remit debout en chancelant.

– Dieu merci, c'est terminé. On va pouvoir se faire un *surculent* café...

La fin d'après-midi devenait soirée.

Les ombres de la jungle d'opérette étaient tombées sur les deux patriotes ivres et grandissaient sur le mur en béton qui s'élevait derrière eux. Le café épais les tirait de leur torpeur dominicale. Civilai fit une dernière tentative pour encourager son ami à se sentir chez lui.

– Je trouve cet endroit tout à fait charmant.

– Eh bien, tu n'as qu'à venir t'y installer et j'irai vivre avec ta femme...

– Je vais y réfléchir.

– C'était censé être une récompense, mais c'est plutôt un châtiment, Frère Aîné. J'ai cette fouineuse de Mlle Vong d'un côté et un officiel corrompu d'Oudom Xay de l'autre.

– Tu ne veux pas le crier un peu plus fort ?

Siri l'ignora.

– J'ai un haut-parleur qui hurle des diatribes contre le monde non communiste juste au coin de la rue dès cinq heures du matin. C'est l'enfer.

– Il ne te manque qu'une gentille femme pour en faire un nid douillet. Tu n'as pas dû...